N° 398 CINQ CENTIMES Samedi 28 Décembre 1889

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 42
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DS ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES ..... 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75 —
LOCALES..... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux *Bureaux du Journal*, 4 Lille, 51, rue Nationale, à PARIS, à l'*Agence Audbourg*, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES pour tous la *BELGIQUE* et la *HOLLANDE*, à la Société anonyme de publicité générale, 104, boulevard Anspach et 3, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

L'interdiction du PATER

Les conceptions puissantes de M. F. Coppée ont effrayé les âmes pusillanimes de la censure.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? Les bureaux d'esprit du ministère ont-ils eu tort ou raison ?

Voilà la grosse question qui défraie depuis quelques jours les discussions de la presse, elle menace de tout envahir, de troubler la trêve séculaire des confiseurs, de déchirer la France en deux camps ennemis, on est pour ou contre le « Pater », comme au temps des guerres de religion, on se demande même si M. Maurice Barrès, gardien vigilant, à la Chambre, des libertés publiques et décadentes n'interpellera pas à la rentrée.

Grâce à Dieu et au *Figaro* qui l'a publiée, nous savons aujourd'hui ce qu'est exactement cette œuvre nouvelle due à l'indomptable génie de M. Coppée.

Aux derniers jours de la Commune, sur les hauteurs de Belleville, une pauvre femme se lamente sur le sort de son frère, prêtre compris parmi les otages et qui a été fusillé comme eux par les fédérés. Un de leurs chefs entre précipitamment dans la maison et demande asile contre les troupes régulières qui le poursuivent.

Le premier mouvement, mouvement de colère et de haine, est de refuser cette hospitalité, puis, revenant à des sentiments plus charitables, la sœur accueille le fugitif et lui pardonne au nom de la religion et du *Pater*.

La Censure n'a pas pensé que le moment fut bien choisi pour réveiller le souvenir de nos guerres civiles ; M. Coppée avait présenté sa pièce à la Comédie française, c'est-à-dire à une compagnie subventionnée par l'Etat, la Censure en a interdit la représentation.

Elle a été blamée par beaucoup de gens, notamment par le *Journal des Débats*, à Paris, et par l'*Echo du Nord*, à Lille, feuilles qui sont on le sait respectueuses des Instituts et qui n'admettent guère qu'un académicien puisse écrire quelque chose de subversif.

Soit, *nous acceptons la thèse de nos* confrères et quand on se réclame de la liberté nous nous joignons volontiers à ceux qui la demandent entière et absolue. Seulement les feuilles libérales et conservatrices ne seront point surprises si nous mettons demain à la scène certains épisodes de la vie de la duchesse de Berry, l'assassinat du prince de Condé, les massacres de Machecoul, un tableau réel du coup d'Etat; si nous faisons une comédie de mœurs avec les intrigues qui se sont nouées et dénouées au Seize-Mai, et une opérette indiquant le quadrille des évolutions du parti conservateur autour du général Boulanger.

Puisque l'inspiration élevée de M. Coppée l'entraîne décidément vers la comédie politique et l'étude des mœurs religieuses et ecclésiastiques nous lui conseillons, très sincèrement, dans l'intérêt de sa gloire, comme dans celui de nos plaisirs, de regarder enfin autour de lui et de songer un peu au présent.

Les sujets ne lui manqueront pas, la vie du curé Boudes, par exemple, lui fournira quelques-uns de ces tableaux intimes et pénétrés qu'il excelle à peindre et la bienveillante protection accordée par trois évêques à ce prêtre méconnu sera un excellent sujet de composition à mettre en vers français.

Ainsi compris le théâtre sera plein de charmes, il ne contribuera peut-être pas beaucoup à l'adoucissement des mœurs et à l'apaisement des passions, mais on échangera des gifles au parterre, et des coups de bottes au contrôle, c'est une façon comme une autre, après tout, de traduire le *Castigat ridendo mores* du poète.

Th. BERGÈS.

LA Circulaire de M. Constans

M. le ministre de l'intérieur a joliment bien fait d'inviter MM. les préfets à ne plus quitter leurs postes sans autorisation et à exiger eux-mêmes la présence effective de leurs subordonnés. Nous souhaitons que cette circulaire soit obéie plus ponctuellement que toutes celles qui l'ont précédée; car il n'est pas de ministres, je crois, qui ait dénoncé d'adresser les mêmes recommandations aux administrateurs des départements. La facilité des communications et la complaisance des Compagnies de chemins de fer ont mis la capitale si bien à la portée des préfets, qu'on voit un certain nombre d'entre eux plus habituellement sur le boulevard que dans leur province.

Il ne s'agit pas seulement de présence réelle, il s'agit aussi de conduite et de bonne discipline gouvernementale. On ne saura jamais trop répéter au parti républicain qu'il a encore beaucoup à faire dans ce sens. Les administrateurs départementaux ont passé par tant de régimes ministériels différents, ils ont été témoins de tant d'oscillations successives dans la politique générale, que plusieurs d'entre eux s'imaginent qu'ils ont une politique personnelle à faire dans leurs départements.

Ils ont leurs visées, leurs combinaisons, leurs projets de derrière la tête; et, au lieu de ne chercher qu'à appuyer de leur mieux la politique républicaine dans la plus large acception, ils se créent dans leurs provinces de petits gouvernements personnels qu'ils croient pouvoir administrer à leur fantaisie.

C'est tout simplement l'anarchie administrative, pire que l'anarchie parlementaire.

C'est alors que naissent les conflits qui s'enveniment si vite dans nos villes de province, et que le parti républicain se divise en groupes plus animés les uns contre les autres que les Guelfes et les Gibelins. Alors, on change les préfets trop capricieux, mais le mal est fait et il faut encore longtemps après que les administrateurs sont partis. Nous pourrions en citerplus d'un exemple, au midi comme au Nord.

Certes, nous savons bien que l'administration préfectorale n'est pas facile tous les jours; que les conseils élus, les municipalités, les comités locaux ont leurs susceptibilités et quelquefois leurs prétentions absolument insupportables. Nous ne soutiendrons jamais les comités locaux qui veulent s'imposer aux représentants directs du gouvernement. C'est là un abus, dont nous avons aussi souffert. Les préfets ne doivent pas s'y prêter.

Mais la seule manière pour eux d'être forts est de représenter correctement la pensée générale de leur gouvernement. Dès qu'ils prétendent à avoir leur politique personnelle, s'ils veulent faire « les radicaux » dans des départements modérés et » les « opportunistes » dans des départements radicaux, ils ne suscitent que des embarras de toute sorte.

En un mot, ils doivent être des administrateurs, nous ajouterons volontiers des hommes politiques sérieux, des républicains fermes et militants au besoins; que M. Constans nous prêserve des préfets politiciens qui veulent avoir leur parti, leurs journaux, leurs candidats, leurs programme! C'est la peste!

RÉNÉ COURDAY.

MÉSAVENTURE BOULANGISTE

Il y a deux jours, la *République*, journal dans lequel MM. Elie May, blanquiste, et Maurice Vergoin, ancien avocat général, déposaient leur prose, annonçait sa propre disparition pour le lendemain et son remplacement par un autre journal intitulé *Le Démocrate*, dont M. Louis de Belleval, ex-auditeur au Conseil d'Etat, prenait la rédaction en chef en gardant la direction politique de M. Vergoin.

Le Démocrate a paru, mais la *République* a continué de paraître.

Le dernier numéro de la *République* porte le titre suivant placé en bande :

LA « RÉPUBLIQUE » SANS VERGOIN

Au-dessous de cette bande, on lit, en caractères d'affiche :

VIVE « LA RÉPUBLIQUE ! »

M. Vergoin, ancien avocat général, ancien député, membre du Comité national, après avoir abuser du journal « La République » pour reconquérir une popularité qui lui échappait, décrète aujourd'hui, son remplacement par le « Démocrate ».

M. Vergoin méconnaissant ainsi nos droits de propriétaire a compté sur son bâton.

« La République » vivra sans M. Vergoin et sa prospérité ne fera que gagner à l'absence de sa collaboration.

Tout s'en mêle dans la Boulange depuis qu'on a découvert que le chef de la bande n'a plus de « galette » que pour son gîte et le reste.

LES CONGRÉGANISTES Et la Loi

Une institutrice révoquée. — Plaintes cléricales

La sœur Saint-Michel de la congrégation de Notre-Dame-de-Chammbières, institutrice communale de Grandrif (Puy-de-Dôme), négligeait les exercices scolaires au profit des exercices religieux; sous prétexte d'apprendre la morale aux enfants, elle leur apprenait l'histoire sainte aux heures consacrées aux exercices scolaires.

On révoque cette institutrice qui viole les règlements scolaires.

La *Gazette de France* ne peut contenir son indignation; l'histoire sainte, s'écrie-t-elle, fait une concurrence désastreuse aux manuels Bert et Compayré et la République y a mis bon ordre.

Sans doute la République n'interdit pas l'histoire sainte dans les écoles, mais elle veut qu'on apprenne autre chose et c'est bien là ce qui horripile nos bons cléricaux

NÉCROLOGIE

L'Amiral CLOUÉ

L'amiral Cloué a succombé hier, aux suites de l'affection pulmonaire dont il était souffrant depuis quelque temps.

Né en 1817, l'amiral Cloué entra au service de la marine en 1832. Enseigne en 1839, il fut promu successivement lieutenant de vaisseau en 1846, capitaine de frégate en 1855, capitaine de vaisseau en 1862. Il fut alors chef de division en sous ordre de la division navale des Antilles, du Mexique, de l'Amérique du Nord.

Contre-amiral en 1867, il fut d'abord appelé aux fonctions de major-général à Cherbourg, puis à celles de gouverneur de la Martinique.

Promu vice-amiral en 1874, il fut nommé préfet maritime de l'arrondissement de Cherbourg, l'année suivante, et, en 1878, commandant de l'escadre d'évolutions dans l'Atlantique.

L'amiral Cloué avait acquis la réputation d'un officier instruit. Lors de la constitution du premier cabinet Ferry, (1880), l'amiral Cloué accepta les fonctions de ministre de la marine et des colonies.

L'amiral Cloué était grand-officier de la Légion d'honneur.

M. Jules GARNIER

La peintre Jules Garnier est décédé subitement hier à l'âge de 43 ans.

Garnier s'est essayé dans des genres très divers et laisse des œuvres nombreuses, mais de valeur inégale. Elève de Gérôme, il avait débuté au Salon de 1869 avec une *Diagnaure* dans la note classique. Il aborde bientôt la peinture de genre et la peinture d'histoire — ou, pour mieux dire, d'anecdotes historiques : *le Droit du Seigneur*, *le Roi s'amuse*, *une Exécution capitale*, *le Supplice des Adultères* sont remarqués aux Salons de 1872 à 1876.

Mais c'est en 1878 surtout que Garnier remporte un grand succès avec cette fameuse scène de la vie parlementaire pendant le 16 Mai : le *Libérateur du territoire*. Aucun tableau plus que celui-là n'a eu les honneurs de la reproduction par la photographie, la gravure, la lithographie, etc.

Un peu plus tard, Jules Garnier envoie au Salon un *Borgia s'amuse* que le jury refuse comme indécent et scandaleux.

Revue de la Presse

— Le **Parti National** blâme la commission parlementaire de la Chambre qui a repoussé le projet de loi voté par le Sénat, supprimant la publicité des exécutions capitales. Suivant lui, la publicité donnée au châtiment suprême n'est pas sans diminuer pour les assassins l'horreur de la mort et la rendre plus dramatique, et par suite plus supportable à ces gredins toujours épris de cabotinage. Bien loin de restreindre la publicité de la guillotine, n'y a-t-il pas des assassins qui semblent la désirer, la braver, l'escompter presque comme un dernier succès, fiers de montrer à la Société qui les supprime, leur courage et leur crânerie devant la mort?...

— **La Justice** estime que jusqu'ici la Chambre a surtout commis des fautes, mais il serait injuste de la juger sur ce début.

Formée en grande partie de nouveaux venus, elle n'a pas eu le temps de se reconnaître et de se coordonner : les votes y sont flottants; elle n'a ni cadres ni majorité : elle flotte au hasard, sinon des impressions de séance, au moins des impressions de couloirs. Républicains, nous avons tout intérêt à ce qu'elle accomplisse son mandat et gagne la confiance publique.

— **La République Française** à propos de l'arrestation à Paris d'un chef de voleurs nommé la *Bateuse de la Villette* rappelle que cet individu et ses camarades Jean Weber dit « Misère », Singer dit « *La Chique* », assisstient le 15 octobre à une réunion boulangiste dans la salle des Bleus de Pantin, présidée par M. Déroulède et qu'au moment de la composition du bureau ils acclamèrent le général Boulanger comme président d'honneur.

Il n'y a vraiment pas de justice, ajoute notre confrère ! C'est « les voleurs » qui l'ont emporté, et le pauvre Alloo, dit Knep, est en prison ! « Si » la République honnête » avait triomphé, il serait, sûrement, sous-préfet !

— **La Bataille** en constatant que l'Assistance Publique parisienne est insuffisante dans l'épidémie actuelle, demande au Conseil municipal, à la Chambre, à tous les pouvoirs publics si pour permettre aux Français de combattre, l'épidémie ils ne pourraient pas montrer autant d'ingéniosité budgétaire qu'on en déploie pour leur permettre d'aller à un moment donné affronter à armes égales l'ennemi.

PETITES NOUVELLES

Le camphre et la gomme sont en ce moment en hausse.

Pourquoi ?

Tout simplement parce que nos voisins les Allemands s'évertuent à trouver, par tous les moyens possibles, la composition de notre poudre sans fumée.

Actuellement ils croient avoir touché juste en s'en prenant au camphre et à la gomme et leurs demandes de ces deux marchandises au Japon et dans l'Afrique soudanienne ont eu pour résultat certain, à défaut d'autre, une hausse considérable des cours.

— Le « Jardin de Paris » en adjudication, telle est la décision prise par le conseil municipal. Sa mise à prix est de 15.000 francs, la durée du bail sera de six ans. L'adjudicataire devra acquitter six mois de loyer d'avance et verser un cautionnement de 30.000 fr.

— Le tribunal correctionnel de Mâcon vient de condamner à 500 francs d'amende l'abbé Laffay, curé de Prétry, poursuivi pour avoir violemment critiqué, en chaire, la loi militaire.

— Mme Boulanger et Mlle Blanche, sa fille aînée viennent d'arriver à Tunis pour passer l'hiver près de Mme Driant.

— On annonce de Sofia que la princesse Clémentine d'Orléans, « Madame la Colonelle », comme l'appellent les Bulgares, s'est rendue auprès du prince Ferdinand, son fils, pour régler les préparatifs de son mariage avec une princesse d'Orléans.

— On télégraphie d'Odessa que l'Université de cette ville a été fermée à la suite de la découverte d'une association secrète parmi les étudiants.

L'INFLUENZA

Communications à l'Académie

A l'Académie, M. G. Sée vient de faire, à propos de l'influenza, la communication suivante :

« J'ai reçu, a dit l'orateur, au sujet de la grippe, deux mémoires intéressants : l'un de Berlin, l'autre de Saint-Pétersbourg. Dans ces deux villes, on a observé à peu près les mêmes phénomènes qu'à Paris, et on note, comme très rares, les cas de pneumonie catarrhale et fibrineuse.

« Ces complications ne sont cependant pas aussi rares qu'on le dit bien le dire ; si les malades ne prennent pas suffisamment de précautions, *ils s'exposent à contracter une bronchite capillaire, une broncho-pneumonie ou même une pneumonie franche, assez souvent mortelle.*

« *La mortalité s'observe surtout lorsqu'il s'agit* de personnes atteintes déjà soit du côté des bronches, soit du côté du cœur ; je dis du côté des bronches et non du côté du poumon, parce que la grippe ne s'observe que tout à fait exceptionnellement chez les tuberculeux ; *elle est très fréquente*, au contraire, *chez les bronchitiques, les catarrheux et les cardiaques.*

» L'Académie doit être réservée en ce qui concerne la bénignité de l'épidémie actuelle, qui semble être une épidémie de fièvre catarrhale spéciale.

» A la Société médicale de Saint-Pétersbourg, on s'est demandé si la pneumonie qu'on observait était une pneumonie spéciale, grippale, ou une pneumonie ordinaire. J'étudie moi-même en ce moment la question dans mon service.

« *Je dirai qu'il n'est pas rare d'avoir une pneumonie infectieuse à forme grave, comme on en a déjà observé plusieurs épidémies.*

» Il y est, il y a cinq ans, une petite épidémie de grippe à Paris, et nous avons remarqué alors que la plupart des malades présentaient une augmentation de volume de la rate, de sorte qu'à cette époque nous avons rapproché la grippe de la malaria et de la fièvre typhoïde, maladies qui, comme on le sait, déterminent toujours cette hypertrophie.

« M. Potain a fait des mensurations de la rate pendant l'épidémie actuelle, et il a remarqué également une augmentation de volume. *Cela semblerait prouver que la grippe a une méritable infection.*

Il pourrait donc s'agir d'une maladie infectieuse, *non contagieuse et étrangère aux influences atmosphériques*, puisque nous la trouvons partout et qu'on vient de la signaler à Vienne. »

La gravité du mal

Cette communication, on le voit, émanant d'une des plus hautes autorités médicales, présente l'influenza — puisque l'on continue de lui donner ce nom — comme pouvant susciter des troubles très graves et même déterminer la mort.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se mettre en garde contre les effets de l'épidémie.

Aussitôt que l'on se trouve atteint; il faut, sans perdre de temps, consulter le médecin et obéir scrupuleusement à ses ordonnances; les rechutes notamment, sont très dangereuses et bien autrement terribles si l'on considère qu'elles peuvent se compliquer d'affections mortelles.

D'autres communications ont été faites à l'Académie, relativement à l'épidémie.

D'après M. Dujardin-Beaumetz, « la maladie présente deux phases : Une phase nerveuse et une phase catarrhale ; c'est cette dernière seule qui ressemble à la grippe.

« Or, dans la dengue, il y a aussi deux phases dont la première est également une phase nerveuse, une phase de prostration physique et morale. On a aussi observé des éruptions, un rash, comme dans la dengue.

» L'Académie, conclut l'orateur, doit se montrer réservée, tant au point de vue du diagnostic que du pronostic de cette épidémie. »

Tel n'est point l'avis de M. Le Roy de Méricourt; il pense que l'épidémie actuelle et la dengue n'ont pas d'analogie.

La dengue serait une affection beaucoup plus grave.

Il reconnaît toutefois le caractère de gravité de l'épidémie du jour, laquelle frappe surtout, dit-il, « les sujets épuisés ou surmenés intellectuellement. »

Enfin, M. Rochard s'est demandé si l'éruption constatée dans la fièvre dengue n'est point le fait des doses trop abondantes d'antipyrine absorbées par les malades. Mais ce n'est là qu'une supposition non appuyée sur des diagnostics certains.

Beaucoup, — la plupart des malades ont usé d'antipyrine et se sont heureusement affranchis de « l'influenza ». Cela suffit à démontrer combien les scrupules de thérapeutique exposés par M. Rochard sont exagérés.

A PARIS

Une victime de l'Influenza

Une dame veuve, Emma Manceau, âgée de cinquante-deux ans, d'origine espagnole, était venue habiter — il y a une huitaine de jours, l'hôtel de France et d'Albion, rue Notre-Dame-de-Lorrette, à Paris. Elle y occupa une chambre au cinquième étage. Mme Manceau tomba tout à coup malade : elle fut saisie, elle aussi, par l'épidémie d'influenza. Une fièvre ardente s'empara d'elle et ne la quitta plus.

Hier matin, à sept heures et quelques minutes, la pauvre femme, en proie à un accès de délire, se vêtit sommairement et, ouvrant la fenêtre de sa chambre, elle se laissa choir dans le vide.

La malheureuse veuve fit plusieurs tours sur elle-même et tomba sur un volet laissé entr'ouvert; son vêtement s'y enroula et la retint suspendue ainsi à quelques mètres au-dessus du pavé. Des personnes qui passaient en moment qui avaient été témoins de cette scène pathétique, appelèrent au secours et prévinrent les gardiens de l'hôtel. Ceux-ci montèrent au premier étage et délivrèrent Mme Manceau de l'étrange position où elle était. On appela un médecin qui constata que la malheureuse femme avait les côtes enfoncées, une cuisse brisée et le crâne fendu. Il ordonna son transfert à l'hôpital, mais elle mourut en y arrivant.

L'épidémie devient sérieuse

Paris, 27 décembre. — Depuis deux ou trois jours, l'épidémie d'influenza sévit à Paris a pris un caractère plus sérieux.

Les atteintes de la maladie sont peut-être les mêmes, mais, soit accoutumance au mal, soit indifférence, les malades ne prennent pas les précautions nécessaires, et la grippe commencée de façon bénigne tourne rapidement à la pneumonie, à la congestion pulmonaire caractérisée.

L'administration a dû s'émouvoir de cet état de choses; depuis plusieurs jours, les hôpitaux sont assiégés le matin de malades demandant à entrer, les locaux se trouvent parfois insuffisants.

Ainsi, à l'hôpital Beaujon, le nombre des malades se trouve de 400 (dont 100 influenzés); devant ce chiffre inaccoutumé, le directeur de l'hôpital a dû recourir à des moyens spéciaux.

Hôpitaux supplémentaires

On a été contraint de dresser dans le jardin de l'établissement des tentes de campagne que avaient figuré à l'Exposition (section du mil nistère de la guerre). Ces tentes ont la forme d'une arche et peuvent contenir chacune une trentaine de lits. Elles sont parfaites à tous points de vue, une température très douce et très égales y règne sans cesse, ni l'humidité ni le froid n'y peuvent pétrétrer, même durant la nuit.

Ajoutons que des fenêtres — de véritables fenêtres avec vitres et châssis — en éclairent l'intérieur, chauffé par un système hydraulique des plus ingénieux.

En somme, les malades y sont installés aussi bien qu'en une salle d'hôpital.

Dans d'autres hôpitaux, où le nombre des malades est tout aussi considérable aussi que d'habitude, des mesures analogues ont dû être prises.

Augmentation du nombre des décès

D'ordinaire, à cette époque, le nombre de décès dans Paris est assez considérable ; cette année on a constaté, depuis deux jours, une recrudescence assez forte.

Aux Pompes funèbres on a

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 58

LA PETITE MIONNE

DEUXIÈME PARTIE

LES DÉSESPÉRÉS

Nous irons à la campagne, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; nous courrons les champs, faisant l'école buissonnière dans les sentiers verts, le long des haies où nous cueillerons les mûres, avec le jus desquelles j'aimais tant me barbouiller le visage quand j'étais enfant.

— Oh ! la campagne, s'écria Laurence enthousiasmée, c'est si beau ! Je n'y suis allée que deux fois, la première à Romainville, puis à Nogent, au bord de la Marne; mais j'ai vu.... C'est trop joli, la campagne, monsieur Alexis : des maisonnettes blanches dans les arbres, des oiseaux qui chantent, des vignes, des champs de blé jaune, de grands prés verts pleins de fleurs, et puis ces gais sentiers dont vous parlez, et ces haies épaisses au-dessus desquelles on voit s'enguirlander sur leurs tiges épineuses les fraîches églantines.

— Oui, mademoiselle Laurence, les environs de Paris sont ravissants; mais vous ne rons de Paris sont ravissants; mais vous ne connaissez pas Que de surprises vous attendent ! Il y a Enghien, Montmorency, Villemomble et le Raincy, Vincennes, Saint-Georges, Brunoy et plus loin Fontainebleau et sa belle forêt, Choisy, Corbeil, Montenay, Villes-aux-Roses, Sceaux et Châtenay où j'allais souvent avec ma mère, Bellevue, Sèvres, Ville-d'Avray, Versailles, Saint-Germain avec sa splendide terrasse et où il y a aussi une forêt, Marly-le-Roi et ses bois, Chatou et Bougival avec ses jardins de roses et ses coquettes villas au flanc du coteau; enfin, les deux magnifiques rives de la Seine.

Et le poète ne put s'empêcher de sourire en fredonnant les deux vers de Mme Deshoulières :

Sur les bords fleuris
Qu'arrose la Seine
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

— Et puis, ajouta la jeune fille émerveillée, le grand air, l'espace, les étendues, de la verdure, des oiseaux, des fleurs, des parfums, du soleil partout, et au-dessus de tout cela, bleu comme aujourd'hui, le ciel immense.

Alexis était étonné et en même temps charmé d'entendre parler ainsi cette jeune fille, une humble ouvrière. Elle était comme lui, enthousiasmée du beau; évidemment, c'était une nature poétique. Mais la façon dont elle s'exprimait !... Tout cela, ajouté à la distinction native de Laurence, confondait le poète... Elle devait être instruite et certainement elle avait reçu une bonne éducation.

Certes, le désir d'adresser quelques questions à Laurence à ce sujet ne manquait pas à Alexis. Mais il savait comment la jeune fille avait répondu au commissaire de police. Du reste, sa délicatesse et son respect lui faisaient un devoir de respecter les secrets de Laurence.

Alexis ne se méprenait point sur la nature du sentiment que la jeune fille lui avait inspiré dès les premiers instants. Il n'en était plus à être obligé de mettre ses sensations au creuset de l'analyse.

Il aimait Laurence; il l'aimait avec toutes les ardeurs de sa jeunesse, qui avaient d'autant plus à offrir, qu'elles avaient moins donné.

L'amour s'était emparé de lui en pénétrant comme une flamme dans tout son être. Et il fallait qu'il fût bien violent déjà, cet amour, puisque le poète était constamment en quête d'un regard ou d'un sourire, et se sentait envahi par une tristesse indéfinissable quand pour un instant, sa douce garde-malade s'éloignait de lui.

Il n'en doutait pas, cette fois, il avait rencontré la femme de ses rêves, telle qu'il l'avait vue souvent quand il se perdait dans le rose et le bleu des régions de l'idéal.

Mais où sa passion allait-elle le conduire? Laurence n'était pas une jeune fille dont il pouvait faire sa maîtresse. Et quand même, sérieux de se suffire à soi-même, qu'on peut songer à associer une existence à la sienne.

Alexis pensait à son ami Georges, qui, lui aussi, aimait une ravissante jeune fille à laquelle il n'avait jamais parlé de son amour.

Il se trouvait en face de Laurence dans un silence absolument semblable, et, pour tout au monde, il n'aurait pas voulu qu'elle eût soupçon de l'amour dont elle était l'objet.

Par respect de la jeune fille et dans l'intérêt de sa tranquillité, il était condamné à se taire.

Et d'ailleurs, si pleine de sollicitude et si affectueuse que Laurence fût pour lui, rien ne lui donnait le droit d'espérer qu'il pourrait être aimé.

Or, si Alexis aimait et se sentait, dans son amour, prêt à tout sacrifier, même sa vie, il voulait, en revanche, posséder tout entier le cœur de celle en qui se résumaient maintenant toutes ses aspirations et toutes ses joies.

Il ne pensait plus à son suicide retardé d'un mois par sa promesse qu'il avait faite. Ce premier changement opéré en lui, c'est à son amour qu'il le devait. N'était-ce pas déjà quelque chose?

Des horizons nouveaux s'ouvraient devant lui : non, il ne songeait plus à la mort, il voulait vivre, au contraire, et il formait d'autres projets d'avenir. Puisqu'il n'était qu'un fruit sec en littérature, eh bien, il renoncerait en même temps à la poésie et à la prose. Ce serait un grand sacrifice, mais il lui semblait qu'il lui coûterait peu.

Il trouverait un emploi dans une maison de commerce ou une administration; il avait une belle écriture, savait un peu de comptabilité; homme de lettres converti, il était capable de rédiger un mémoire, un rapport : on pourrait le mettre à la correspondance. D'ailleurs, il ne serait pas exigeant : il lui fallait si peu, à lui, qui avait si longtemps vécu de rien. Il se contenterait de dix-huit cents francs et même de quinze cents francs par an.

Là-dessus le poète s'ouvrait, aussi large que possible, la voie d'un nouvel avenir

Les anciennes illusions parties, il ne voulait plus rien de commun avec le monde, il voulait vivre, vivre pour son amour, pour son bonheur, pour son idéal, pour Laurence, pour la petite Mionne, pour la petite Mionne, pour la petite Mionne.

Adieu les environdemts du succès dans les applaudissements de la foule ! Adieu les rêves de fortune et de gloire ! Mainteuant, Laurence était le but.

Un long silence avait succédé aux dernières paroles de la jeune fille.

Alexis reprit :

— Mademoiselle Laurence, quelle heure peut-il être?

— Pas loin de quatre heures, monsieur Alexis; voyez, le soleil commence à regarder de travers dans votre chambre.

— Vous étiez là quand Georges m'a quitté hier matin; n'a-t-il pas dit qu'il viendrait aujourd'hui dans l'après-midi?

— Je me souviens très bien qu'il vous a fait cette promesse, monsieur Alexis.

— Je m'étonne qu'il ne soit pas déjà ici.

La jeune fille écoutait, l'oreille tendue.

— On monte, monsieur Alexis, dit-elle; ce doit être M. Georges.

Presque aussitôt, la voix du peintre cria :

— Peut-on entrer?

— Oui, oui, entrez monsieur Georges, répondit Laurence en se levant.

— Bonjour, mademoiselle Laurence, dit le jeune homme en entrant.

Et marchant vite vers le lit :

— Comment je trouves-tu aujourd'hui? demanda-t-il à Alexis en lui serrant la main.

— Mieux encore qu'hier.

— Bravo, bravissimo, et vive la joie et les bonnes petites garde-malades comme vous, mademoiselle Laurence.

— Mon cher Georges, tu peux adresser à Mlle Laurence tous les compliments, elle les mérite.

— Je le sais, mon ami, je le sais. Autre chose, je rapporte des journaux : huit, dix, douze, je ne sais plus combien.

Et, tirant successivement de toutes ses poches les feuilles pliées, il les jeta sur le lit.

— Une charmante attention, Georges, dit le poète avec un sourire de remerciement; tu as pensé à me procurer une distraction et tu veux que je connaisse les nouvelles du jour, et que je ne sois pas ignorant des choses de la politique.

— En fait de politique, mon cher Alexis, comme de la première plume. D'ailleurs, c'est toujours la même chose : à peine a-t-on fait un pas en avant qu'on s'ingénie à trouver le moyen d'en faire trois en arrière.

Nous avons dans notre beau pays trente-six millions d'individus, une formidable armée de douze cent mille soldats, et, ce qui paraît manquer absolument en France, ce sont les hommes. Donc, mon cher, je laisse la politique à ceux qui aiment cette nourriture.

Quant à la chronique, aux nouvelles, c'est autre chose; on est forcé de s'en occuper un peu quand on est journaliste.

Bref, je t'ai apporté ces journaux, principalement parce qu'ils contiennent un fait-Paris qui t'intéressera.

— Quel est donc ce fait si intéressant?

— Lis, mon cher, lis. Tiens, voilà le journal, troisième page, deuxième colonne.

Alexis ouvrit le journal et lut à haute voix :

« Hier soir, des jeunes gens revenaient de » Saint-Cloud, en suivant le bord de la Seine. » Tout à coup, un peu au-dessous du pont de » Billancourt, ils aperçurent une jeune femme » qui, courant à travers champs, se dirigeait rapidement vers le fleuve. Bientôt » après, ils entendirent un bruit sourd dans » l'eau. La jeune femme venait de se précipiter dans la Seine.

» Sans hésiter, l'un des jeunes gens, excellent nageur, s'élança au secours de cette » malheureuse, et fut assez heureux pour la » ramener à bord, où les compagnons du » courageux sauveteur attendaient.

» La pauvre femme respirait encore; les » soins qui lui furent aussitôt prodigués ne » tardèrent pas à la rappeler à la vie. Cette » fois, la mort n'a pas eu cette victime de la » misère.

» Nous enregistrons ce fait avec d'autant » plus de plaisir que l'auteur de cet acte de » dévouement est M. Alexis Mollin, un de » nos sympathiques confrères.

» M. Alexis Mollin est un de nos jeunes » poètes de la nouvelle école; il a fait partie » des dans l'*Artiste*, la *Revue française*, le » *Nain jaune* et diverses publications périodiques.

» Dès nouvelles au journal le » *Siècle* et quelques articles au journal le » *Figaro* ont également fait apprécier son talent comme prosateur.

» Bientôt nous aurons à parler ici d'un volume de vers que M. Alexis Mollin va publier » sous ce titre qui promet : *Les Aiguillons*. »

Sa lecture faite, Alexis attacha sur Georges son regard étonné.

La joie rayonnait dans les yeux de Laurence, qui semblait écouter encore.

— Eh bien, que dis-tu de cela? demanda Georges.

— Je dis, je dis... que je ne comprends pas.

— Comment, tu ne comprends pas!... Il me semble qu'on fait suffisamment ton éloge. D'abord tout ce que dit cet article est parfaitement exact.

Cet article, Georges, ne serait-ce pas toi qui l'a porté au journal.

— Tu plaisantes, Alexis; tu sais bien que je ne suis pas capable de rédiger deux phrases qui se tiennent debout. C'est ce matin seulement que j'ai eu connaissance de l'article en lisant par hasard les faits divers dans un journal que j'ai acheté hier soir pour mes deux sous.

— Mais, enfin, comment a-t-on pu savoir?...

— Cher ami, je me suis fait aussi cette question et je l'ai adressée à un journaliste que je connais.

— « Cela n'a rien de surprenant : les reporters sont partout, et rien ne leur échappe.

— Tout cela est très bien, Georges; mais ce qu'on dit de moi...

— Puisque c'est vrai !

— Sauf en ce qui concerne les *Aiguillons*, que je sais nullement prêt à publier.

Georges, un ami seul a pu écrire cet article.

— Vas-tu pas t'en plaindre, maintenant?

— Qui donc est-il, cet ami inconnu? murmura le poète devenu rêveur.

(A suivre) EMILE RICHEBOURG.